

## Note de lecture

### Georg Simmel, « Digression sur la parure », in *Secret et sociétés secrètes* (Strasbourg, Editions Circé, 1991)

Simmel constate, dans l'introduction de *Secret et sociétés secrètes*, qu'une des conditions d'existence de la société est le fait que nous savons des choses les uns sur les autres. Les informations dissimulées, volontairement ou non, et leurs conséquences sur les interactions humaines constituent dès lors un champ d'investigation nouveau de la sociologie naissante. Au centre de l'ouvrage, la digression sur la parure vient en réaction à l'étude de ces dissimulations, qui rendent un individu ou un groupe d'individu mystérieux. Simmel étudie donc l'opposé du secret : la manière de présenter, de se parer. Ayant précédemment montré que le secret peut se présenter comme une sorte d'ornement que l'on possède et qui, paradoxalement, met en valeur l'individu (du fait même que les informations dissimulées ne le sont pas en règle générale), Simmel pose la question de savoir comment, et pourquoi, ce qui est caché permet de se distinguer socialement. Ce qui semble relever naturellement du domaine public n'est pas pour autant toujours visible. Inversement, la sphère privée n'est pas nécessairement dissimulée.

Tout en étudiant la parure vestimentaire comme ce qui s'oppose au secret, Simmel révèle une analogie dans leurs procédés de mise en valeur – bien que l'une souligne effectivement, l'autre en négatif. Si l'on se pare pour plaire et faire plaisir, entre aussi en jeu un autre désir : la volonté d'être reconnu et estimé, pour que « notre personne soit créditée (de ce plaisir qu'elle donne) comme d'une valeur » (p. 52). Intérêt et désintérêt se mêlent : pour satisfaire leur besoin d'être reconnu, les hommes ont tendance à se servir du sentiment d'infériorité qu'ils inspirent à autrui pour se valoriser. Selon Simmel, ce sont les multiples formes de ce procès de valorisation de soi qui donnent son sens à la parure. « Même lorsque la parure est un objet d'envie, cela signifie seulement que l'envieux désire obtenir pour son propre compte la même *reconnaissance* et la même *admiration*, et son envie prouve jusqu'à quel point il associe ces valeurs à la parure ». Le bijou, le vêtement de marque, ces objets « égoïste(s) par excellence » sont désirés moins pour eux-mêmes que pour les regards qu'ils attirent à la personne qui les porte. Égocentrique, elle est cependant en un sens « altruiste » car c'est aux autres qu'elle plaît et est agréable. L'individu qui la porte ne peut la voir et en jouir, si ce n'est en se regardant dans un miroir.

Dans la mesure où les motifs physiques se transforment, dans un cadre social, en impressions psychologiques, la parure permet à l'individu d'accroître son « rayonnement » (p. 55), d'autant que les pierres précieuses et les métaux brillants servent souvent à sa fabrication. L'admiration qu'elle suscite est de deux types : elle souligne la richesse de l'individu, de l'ordre de l'avoir, et sa prestance, de l'ordre de l'être. Contrairement au vêtement de tous les jours, elle fait « de l'avoir de la personne une qualité visible de son être ». Inconsciemment, nous rapprochons la richesse matérielle d'un individu à sa richesse morale. Si la parure permet en tel accroissement de l'être, c'est qu'elle est de l'ordre du superflu, qui par définition n'a pas de limite. Le nécessaire n'impressionne pas, car tout un chacun est censé le posséder. La parure, elle, révèle une liberté extraordinaire, attirante et fascinante.

Simmel procède alors à une typologie des différentes parures, selon le degré de proximité avec la personne physique qui les porte. Du tatouage au bijou, en passant par le vêtement, nos parures nous sont plus ou moins personnelles. Le vêtement se présente comme un intermédiaire entre ce qui peut s'échanger sans soucis de taille (le bijou) et ce qui ne peut par définition pas se prêter (le tatouage). Or, pour Simmel, une parure est d'autant plus valorisante, car elle rend l'individu plus élégant, qu'elle est impersonnelle : « Que cet objet obstinément refermé sur lui-même, qui ne renvoie pas à une individualité, cet objet dur, de pierre ou de métal, impossible à modifier, soit néanmoins contraint d'être au service de la personne – voilà bien le charme le plus raffiné du bijou ». (p. 57) L'élégance

peut dès lors se définir comme la capacité à évoluer avec grâce dans un environnement stylisé et impersonnel, pour ainsi dire à la lisière de l'humain et de l'objet artistique. L'« intimité » au contraire s'oppose à l'élégance, comme le vêtement porté de nombreuses fois, qui se sera moulé sur les plis du corps, s'oppose à la robe ou au tailleur neufs.

La parure représente dès lors un élément « supra-individuel » qui permet de communiquer avec autrui sur le mode de la mise en valeur, à la fois physique (la brillance d'un bijou, d'un vêtement satiné) et sociale – dimension que suggère le concept même d'*élégance*, une élégance qui nécessite toujours le regard d'autrui. En définissant le style comme quelque chose de général qui représente une époque, un climat socio-historique, Simmel peut distinguer les beaux-arts de l'art appliqué. L'objet de design, à la fois utilitaire et esthétique, doit refléter une ambiance morale et sociale qui dépasse le seul créateur et ses particularités individuelles. L'œuvre d'art en revanche se suffit à elle-même puisqu'elle ne cherche pas à s'insérer dans la vie quotidienne d'un grand nombre d'individus.

La parure aiguise la vanité. Elle mobilise à la fois la distance (j'ai ce que tu n'as pas) et la connivence (j'ai besoin que tu me regardes). Contrairement à la *fierté orgueilleuse* qui ne tire sa satisfaction que de ses mérites propres, et dédaigne alors toute « parure », en lui préférant le charme du vrai, la *vanité* a besoin d'objets à partir desquels elle tire un sentiment de supériorité. Paradoxalement, certaines parures sont qualifiées de « vraies ». Commence alors la mobilisation d'un imaginaire de la « marque » ou « griffe » qui authentifie l'objet en garantissant à l'acquéreur la qualité du produit et des savoir-faire nécessaires à sa fabrication. Alors que la « pacotille » ne produit qu'un effet ponctuel, l'aura du bijou authentique s'enracine dans la hiérarchisation même de la société concernée. L'éclat du bijou, s'il est « authentique » et fait référence à un statut social élevé, rejaillit sur la personne qui le porte, et qui devient par là un symbole vivant de la richesse et du luxe.

En prenant l'exemple très caractéristique des édits somptuaires du Moyen-âge en France qui interdisaient le port de bijoux en or en-dessous d'un certain rang, Simmel conclut que le droit de charmer et de plaire, contrairement aux idées reçues, ne sont pas libres de tout système ou conditionnement sociaux. Au contraire, ils en dépendent. L'individu, par sa parure, représente un groupe, les bijoux deviennent de véritables symboles de la complexe hiérarchie des valeurs qui se met en place au sein d'une société. Les femmes sont les premières à se parer ; leur avoir consiste la plupart du temps en un ensemble de bijoux, bracelets, pendentifs, etc., qui leur confèrent un rayonnement hors de soi. La parure devient l'expression même du « moi élargi » auquel l'individu aspire.

Aurélia Peyricol (juillet 2010)